

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



Bernard **Moninot**
 Georges **Rousse**
 Marc **Desgrandchamps**
 Alfredo **Jaar**
Artistes en Rhône-Alpes



France romane
Porches et portails romans
 Le **vitrail** et l'art contemporain
 Théophile **Gautier**
L'Alhambra

M 06192 - 12 - F: 10,00 € - RD



printemps 2005 • numéro **12** 10 €

Esthétique

Porches et portails romans

Par Isabelle Renaud-Chamska

Tympan d'Autun, de Vézelay, de Moissac, de Conques, de Beaulieu... C'est en moins de cinquante ans – entre 1100 et 1150 – qu'émergent les représentations inoubliables du Christ, du culte des saints et de la Création tout entière.

Clôture et ouverture, entrée et sortie, façade et chevet, occident et orient : la porte principale de l'église, placée dans l'axe du bâtiment depuis les toutes premières basiliques chrétiennes – alors que les basiliques romaines avaient une entrée latérale – occupe une position stratégique pour l'intelligence et la fonctionnalité d'ensemble du bâtiment. Elle ouvre sur un espace séparé, sacré, qu'elle clôt aussi sur lui-même, tout en assurant la perméabilité avec le monde extérieur. Toujours à la fois ou potentiellement ouverte et fermée, la porte est placée à cette jointure, dans ces espaces de pénétration fragiles et incontournables – passages obligés – que les sculpteurs romans ont travaillé sans relâche pendant cinquante ans, entre 1100 et 1150, rendant ainsi ces espaces de transition aussi beaux et signifiants qu'utiles. Des portails monumentaux formant une véritable collection de chefs-d'œuvre de l'art roman en France déploient leurs éventails de pierres sculptées comme des écrans enchâssant le plus souvent la scène – ô combien précieuse et redoutable – de la théophanie du Christ.

Déjà à l'époque carolingienne la porte de certaines églises avait donné lieu à un traitement tout à fait particulier, avec ces "antéglises" ou "massifs occidentaux" qui avançaient, délimitant un espace liturgique où jouer le drame de la passion du Christ chaque année à Pâques. La *Visitatio Sepulcri*, ou visite des Saintes Femmes au tombeau, se déroulait ainsi dans une tour ronde ou carrée précédant la nef dont il ne reste que peu d'exemples architecturaux, mais un certain nombre de témoignages iconographiques. Déjà le thème de l'Apocalypse et la présence

de l'Ange annonçant la Résurrection étaient intimement liés à l'emplacement de la porte de l'église. La chapelle haute de la tour est alors souvent consacrée à saint Michel, chef des escadrons célestes et *psychopompe*, autrement dit conducteur des âmes des morts, donc lié au thème du jugement. Les carnets de modèles de l'an mil provenant de Saint-Benoît-sur-Loire montrent l'ancienne tour ouest de l'abbatiale, élevée vers 990 par l'abbé Abbon, sous forme de Saint-Sépulcre, veillé par les anges gardiens. La tour-porche de Gauzelin, bâtie en 1026, illustrée par de nombreux chapiteaux, atteste encore l'importance stratégique de cet emplacement pour la liturgie, ainsi que les avant-nefs comme celle de Cluny III, disparue aujourd'hui – Cluny II était précédé d'un atrium et d'un parvis voûté appelé "Galilée", mot qui renvoie au vaste monde où se déploie l'apostolat des chrétiens. On connaît aussi les avant-nefs de Tournus, de Perrecy-les-Forges, de Paray-le-Monial ou de Vézelay, pour n'en citer que quelques-unes. La façade d'une église abbatiale comme celle de Jumièges avec ses deux tours encadrant un massif occidental, est révélatrice d'un courant dominant à cette époque qui aime les divisions tripartites et donnera naissance aux façades harmoniques du XII^e siècle. La porte principale s'ouvre, dans la nuit de Pâques, pour la procession des fidèles derrière le cierge pascal allumé au feu nouveau, avec les acclamations chantant le Christ, lumière du monde, origine et fin de toute chose, premier-né d'entre les morts, alpha et oméga en qui tout est renouvelé : « À lui le temps et l'éternité, à lui la gloire et la souveraineté, durant les siècles des siècles ». Le décor →



Fresques.

Torcello (Venise), revers de la façade occidentale. Mosaïque du XII^e siècle.



Linteau.

Portail occidental, église abbatiale, Saint-Génis-des-Fontaines.

modeste ou somptueux de la porte, à la forte puissance "invitatoire", désigne à la fois la souveraineté de Dieu, la dignité du lieu et celle des personnes qui y entrent, laissant derrière elles le temps et l'espace de leur vie quotidienne. Il participe au processus d'humanisation qui s'opère en ceux qui franchissent cette porte, métaphore du passage vers Dieu, de la Pâque salutaire du Christ offerte à ceux qui ont foi en lui : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle » (Jean 3, 16).

C'est dans le Roussillon qu'on trouve les premiers exemples de linteaux et d'encadrements en marbre sculpté ornant des portails ou des fenêtres. Pas de modelé sur le linteau ciselé de Saint-Genis-des-Fontaines représentant le Christ, assis dans une mandorle portée – on la dirait tendue – par deux anges, et encadré par deux groupes de trois apôtres aux visages émus, solennellement placés sous des arcades. Il s'agit à la fois d'une représentation de l'Ascension et d'une figuration de la *Majestas Domini*, thème antique associant le Christ à l'empereur. Assis dans une mandorle double (« le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied » dit le Psaume), il fait de la main droite un geste de bénédiction et tient sur son genou gauche le Livre des Écritures fermé par les sept sceaux tandis que les lettres grecques alpha et oméga rappellent la parole de l'Apocalypse annonçant le Christ comme premier-né et dernier-né de la Création (Apocalypse 1, 17). Le sculpteur représente donc le Christ à la fois au moment de son départ (l'Ascension) et de son retour promis (l'Apocalypse).

De même à Saint-André de Sorède, toujours dans les Pyrénées-Orientales. À Montceau-l'Étoile en Saône-et-Loire, les apôtres agités manifestent leur incompréhension devant cette apparition d'un Christ éblouissant au moment même où il part. Les anges, ici encore, annoncent son retour. Il s'agit donc pour le fidèle qui se tient devant la porte avant d'en franchir le seuil, d'être un instant dans ce temps entre deux temps, le présent, plein du passé, ne trouvant son sens que dans la tension qui lui fait accueillir l'avenir en mouvement vers lui.

La sculpture romane a connu un rapide et remarquable développement autour de la porte des églises, en particulier dans l'espace semi-circulaire laissé libre au-dessus des battants, qu'on appelle le *tympan*. Placé en creux, comme un concentré, diffusé par les voussures plus ou moins nombreuses et ornementées, le tympan n'a pas de fonction porteuse et se déploie – largement, lorsqu'on aura inventé le trumeau qui redouble la porte – comme une peau de tambour. Il est comparable à une membrane tendue qui résonne, donnant à *voir* – sur le registre de la vision prophétique ou apocalyptique que vient redoubler la mise en œuvre plastique – ce que la Parole, proclamée dans l'espace liturgique, donne à *entendre* aux fidèles. Véritables exégèses catéchétiques, les tympans romans racontent des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'ils mettent en rapport les unes avec les autres pour en dégager les harmoniques. Ils font écho aussi à ce qui se passe et se dit à l'intérieur du bâtiment : d'abord la fondation de l'Église, déclinée selon les grandes figures de la foi :

Noël, l'Épiphanie, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte ; ensuite l'aujourd'hui de la communauté, tendue vers l'accomplissement de la parole fondatrice, avec le cycle des saisons, des travaux et des jours, le zodiaque, les figures de saints engagés dans l'histoire humaine, la lutte contre les démons.

Vers les années 1100, magnifié par un arc de triomphe qui a lui seul évoque déjà l'entrée dans la Jérusalem céleste (on en trouve un bel exemple à Notre-Dame-la-Grande à Poitiers), le Christ en gloire émigre depuis les absides où la liturgie byzantine lui avait donné des dimensions et un éclat inégalés, pour venir trôner au-dessus de la porte des églises : sa figure majestueuse apparaît à Charlieu, à Perrecy-les-Forges, à Ganagobie, à la Lande-de-Fronsac, à Mauriac, à Carennac, à Cluny (pour ce qu'on en connaît), à Beaulieu, à Autun, à Saint-Denis, à Chartres... Les théophanies sont si nombreuses au XII^e siècle en Occident qu'il est impossible de les présenter toutes ici. Trois lieux de la même génération (les années 1120-1140) nous retiendront. →



Traditio Legis.

Fresques de l'abside de la chapelle de Berzé-la-ville.



Façade occidentale.

Église Notre-Dame-la-Grande, Poitiers.



Jugement Dernier.

Portail central de l'église de Beaulieu-sur-Dordogne.

À Moissac, premier portail monumental en date, à tous points de vue exemplaire, la figure divine, immobile, dense et carrée, est comme un fût épais reliant la terre et le ciel et organisant autour d'elle un intense mouvement de vie. Son mystère est inson-

dable, mais, loin d'être isolé, le Christ est lié aux quatre Vivants, symboles animaux des Évangélistes qui, dans la tension de leurs corps tordus, font passer l'énergie divine jusqu'à la terre, et ramènent vers lui la multitude discontinue du vivant représentée par



Christ du Jugement Dernier.
Tympan de l'église Sainte-Foy, Conques.



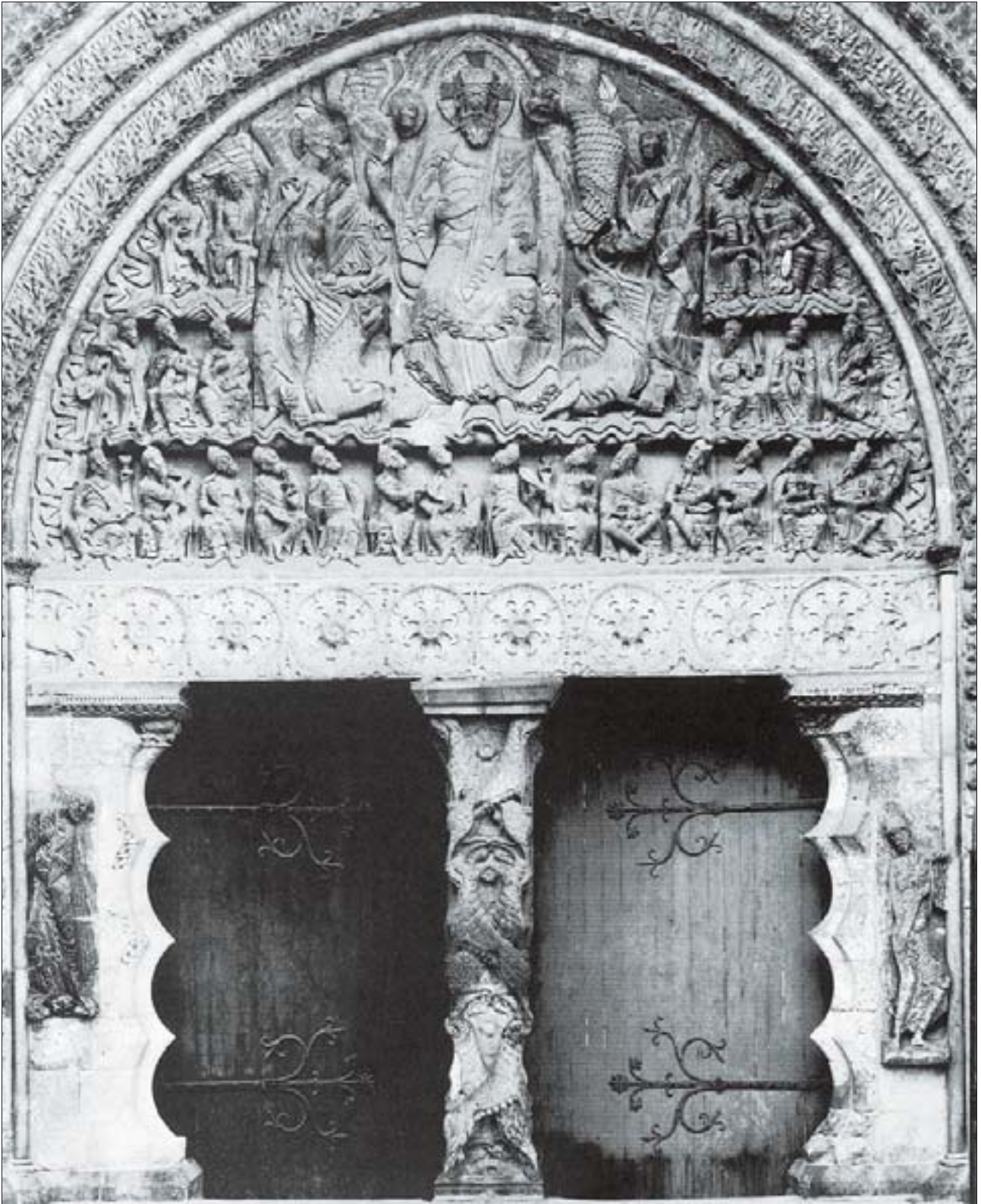
Torse du Christ du Jugement Dernier.
Tympan de la cathédrale Saint-Lazare, Autun.

les vingt-quatre sémillants vieillards de l'Apocalypse. Point d'origine et point d'arrivée de l'énergie créatrice, immanent et transcendant, le Christ éternel est relié sans solution de continuité à ses créatures mortelles qu'il maintient dans l'être.

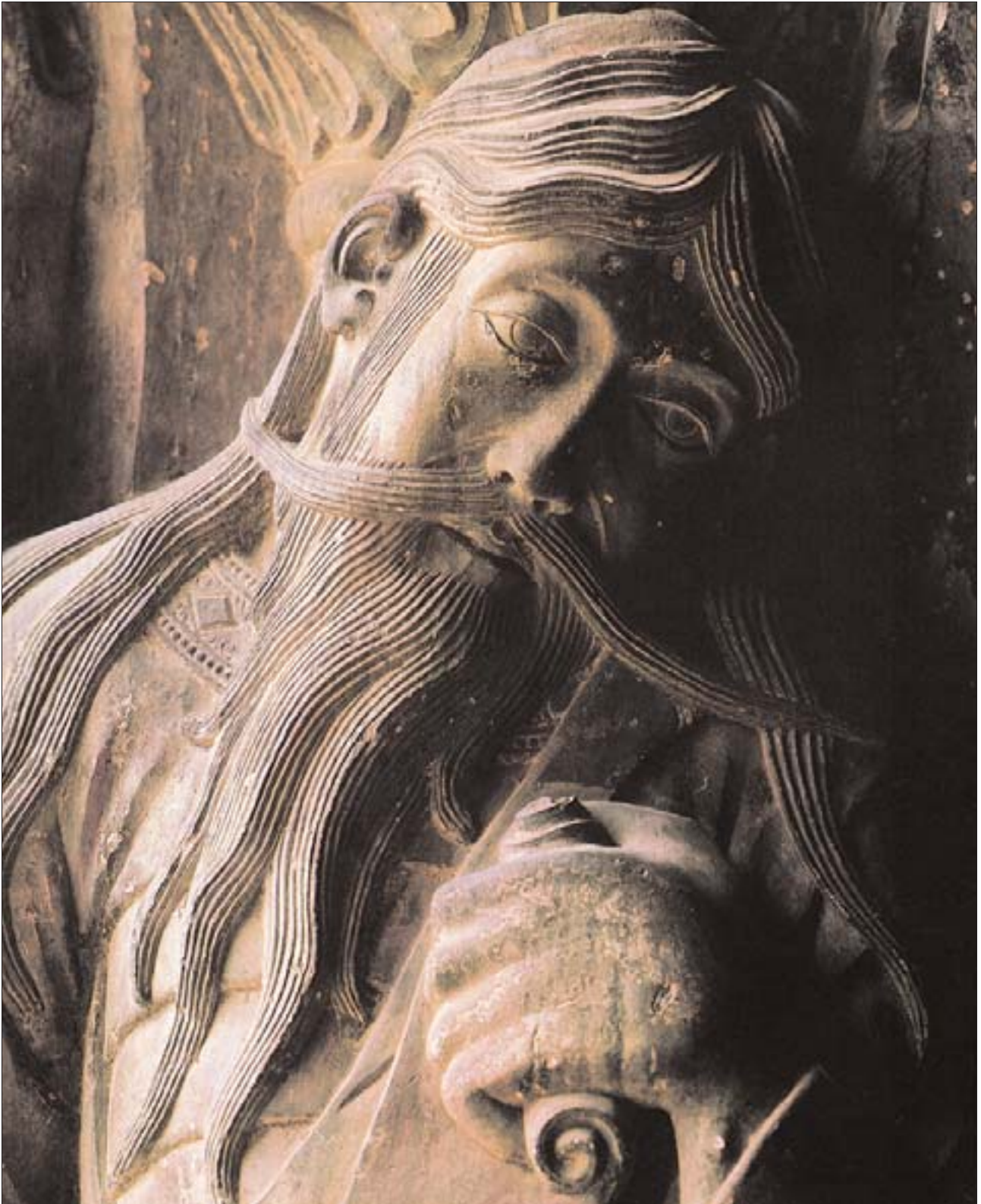
À Conques, l'image régaliennne du Christ se double de la figure du juge puisque c'est une scène grandiose de Jugement dernier qui est sculptée, comme à Beaulieu, Autun et Saint-Denis. Le Christ sépare les bons des méchants à la fin du monde. Mais l'image de la royauté du Christ est paradoxale : sa majesté n'est pas omnipotence discrétionnaire, elle trouve son sens dans la croix maintenue par les anges au sommet de la composition et présentée comme le seul critère de jugement : « Par ce signe de la croix, le monde sera jugé. » Le monde s'équilibre de part et d'autre de la figure du Christ victorieux de la mort, qui participe

autant de la gauche que de la droite, du bien que du mal, son corps ressuscité étant l'axe du monde et le fléau de la balance qui évalue les comportements humains. Passant sous la porte pour entrer dans l'église, les hommes se souviennent qu'ils sont des êtres ambigus, appelés à l'amour qui rejette le mal et fait le bien. L'Église, elle, les accueille comme ils sont, pour les rendre bons comme Dieu est bon.

Enfin, à Vézelay, la figure divine, suspendue dans sa gloire, ne se ramasse plus sur elle-même comme à Moissac, mais se diffuse jusqu'aux confins de l'univers, les mains largement ouvertes, son immense silhouette transgressant le cadre de la mandorle qui ne la contient pas. Le propre de Dieu, puisqu'il est Amour, est de se répandre et d'être coextensif au monde. Là encore, comme à Conques, c'est la croix qui est l'axe de la composition, une croix incorporée →



Portail méridional.
Église Saint-Pierre, Moissac.



Jérémie.

Trumeau du portail sud de l'église Saint-Pierre, Moissac.



Isaïe.

Relief de la façade occidentale de l'église Notre-Dame, Souillac.

au Christ dans le déploiement des rythmes de la draperie et dans la posture même de son corps. Le tympan vibre et résonne sur toute sa surface, faisant sonner jusqu'aux extrémités de la terre l'appel de l'évangile à tous les peuples sous l'action de l'Esprit. Pentecôte et parousie se conjuguent sous le ciseau virtuose du sculpteur qui trace à même la matière les ondes infinies de l'effusion de l'Esprit. ■

Pour en savoir plus :

→ Nouvelles parutions

Collectif sous la direction de Danielle Gaborit-Chopin, *La France romane du Xe au milieu du XIIe siècle*, éditions Hazan.

Xavier Dectot, *L'art roman en France*, collection "L'atelier du monde", éditions Hazan.

→ Vitrail

Anne-Marie Charbonneaux et Norbert Hillaire, *Architectures de lumière, vitraux d'artistes 1975-2000*, éditions Marval.

Éditions Ereme :

Nemours à Salagon.

Rabinowitch à Digne.

Robert Morris à Saint-Pierre de Maguelone.

Carole Benzaken à Varennes-Jarcy.

→ Art Roman

Yves Christe, *Jugements derniers*, éditions Zodiaque.

Georges Duby, *Le temps des cathédrales*, éditions Skira, 1966-1970, éditions Gallimard, 1976.

Henri Focillon, *L'art des sculpteurs romans*, collection Quadrige, éditions PUF.

Carol Heitz, *La France pré-romane, archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Âge, du IVe siècle à l'an Mille*, éditions Errance.

Pierre Jounel, *Le signe de la porte*, tiré à part de la revue *Chroniques d'art sacré*.

Anne Prache, *L'art roman en France*, éditions Mame.

Tympans romans, éditions du Zodiaque (2 tomes).

Jean-Marie Tézé, *Théophanies du Christ*, éditions Desclée.

Éliane Vergnolle, *L'art roman en France*, éditions Flammarion.



Portail central.
Église de la Madeleine, Vézelay.